

Parole africaine et poétique
Schéma de Méta-communication
et Pratiques linguistiques en Afrique

Urbain Amoa

Docteur d'Etat ès lettres

Les différentes fractures sociales connues par l'Afrique lui ont fait perdre des valeurs que l'école nouvelle¹ n'a su prendre en compte dans les projets d'éducation conçus aussi bien à l'ère coloniale, à l'ère du parti unique qu'au lendemain de la mise en place de l'apprentissage au multipartisme. Ainsi, le négro-africain nouveau n'aura su tirer profit des pratiques sociales que sont les nouvelles (genre littéraire oral), de la quête du consensus ou de la Vérité collective au pied de l'arbre à palabres. La palabre africaine analogue à ce l'on appelle en communication en entreprise « brainstorming » n'aura été vue que d'un point de vue dépréciatif. En perdant ses bras valides, l'Afrique aura aussi perdu de son âme et c'est de là que naît la véritable tragédie d'une Afrique qui, chaque jour, cherche ses repères avec des fils, ses propres fils qui, eux-mêmes ne l'auront jamais réellement connue ainsi que le déplore avec élégance David Diop dans son célèbre poème « Afrique » extrait de *Coups de pilon*². Qu'est-ce donc cette Afrique que nous n'aurons jamais connue ? L'Afrique de la misère ? Nous ne la connaissons que trop bien. L'Afrique mystique ? Nous la connaissons aussi. L'Afrique des guerres fratricides ? Nous la subissons encore. L'Afrique philosophico-littéraire ? Nous ne la connaissons que partiellement. L'Afrique politique, nous ne la connaissons que superficiellement. D'où notre aventure d'aller à la quête des stratégies de gouvernances en Afrique ancienne comme solution aux crises répétées et ce, depuis l'ère des coups d'Etat jusqu'à l'ère des rebellions actuelles. Ce voyage au cœur de l'Afrique ancienne que chaque intellectuel effectue, parfois même avec un réel désespoir, pourrait s'effectuer aussi à travers une marche longue et lente qui passerait par une approche de conceptualisation (théorisation) une pratique sociale conventionnelle (pragmatisme) qui consiste dans les alliances inter-ethniques et les parentés à plaisanterie et une aventure pédagogique dont l'objectif essentiel ne peut être que de contribuer à la mise en place dans les cœurs et les esprits, d'un plan personnel et collectif de mise en place d'une paix durable. Volonté qui, à elle seule, ne peut être effective que si le politique avoue son impuissance et ose déclarer la faillite d'une certaine démocratie à l'Afrique imposée par des maîtres penseurs d'outre-mer eux-mêmes dans le désarroi et surtout aussi face à la résistance intellectuelle que mène une partie de l'intelligentsia africaine.

I/ Parentés à plaisanterie et jonglerie langagière

L'histoire des peuples d'Afrique noire nous enseigne trois grandes leçons de sagesse :

- savoir se taire pour apprendre ;
- savoir écouter pour comprendre ;
- savoir dire pour construire.

La première leçon se résume dans la théorie de la loi du silence qu'énonce le Professeur Georges Niangoran-Bouah. Pour le professeur G.N-Bouah, le chef ou le roi d'une cité est un modèle pour son peuple. Il est le symbole de la beauté et de l'intelligence parce qu'ayant été choisi par le peuple pour le représenter. La réussite collective en ces peuples apparaît comme un défi social collectif. Aussi le peuple entoure-t-il son chef de toutes les intelligences (les grands conseillers) des différentes familles. Celles-ci guident et ses pas et ses paroles notamment en public parce qu'il est un symbole. Et parce qu'il est un symbole, lourde est sa parole et les effets de celle-ci : d'où le principe de la délégation à la prise de parole auquel la société soumet son chef qui, lors des concertations préalables donne son point de vue tout en acceptant de se rallier à la vérité collective : celle des grands conseillers par exemple. Selon la théorie de la loi du silence le Tambour-parleur d'un pays, ne peut en aucun cas dénoncer le comportement du roi ou du Chef de ce pays au risque de d'agir négativement sur l'image de ce chef voire de la Cité. Seuls les tambours des peuples ennemis s'autorisent à le faire pour vanter les mérites de leurs chefs. Pareille silence est loin d'être un silence de faiblesse : c'est un silence civilisé parce que visant au maintien de l'ordre social.

La deuxième leçon rappelle qu'il faut savoir écouter pour comprendre. Elle fait appel à la théorie du Sankofa. Le néologisme Sankofa est un concept dynamique qui enjoint de Retourner loin dans son propre passé pour y aller puiser ce qu'il y a de plus beau dans l'unique dessein de venir aider à bâtir un monde nouveau.

L'écoute alors ici nécessite un apprentissage (savoir écouter). Savoir écouter revient donc à l'idée d'une écoute plurielle : s'écouter soi-même, écouter le silence, écouter l'Autre, écouter son environnement c'est-à-dire s'imprégner de l'intelligence du contexte ainsi nous le rappelle Birago Diop dans son poème « Souffles » dans lequel il nous offre les vers ci-dessous :

« Ecoute plus souvent

Les choses que les Etres

La voix du feu s'entend

Entends la Voix de l'Eau

Ecoute dans le Vent

Le buisson en sanglots

C'est le souffle des Ancêtres »³

L'écoute devient alors une action à mener pour soi et envers les autres puisqu'il s'agit de chercher à comprendre à la fois ce qui est dit ou écrit et les non-dits, les signes, la gestuelle et la mimique. Et puisqu'il faut tout de même parler, nous énonçons une troisième théorie qui est la théorie de l'élégance langagière qui postule que la parole est le reflet de l'intérieur du sujet-parlant et que lorsque la parole est blessée ou blesse, c'est par la parole qui faut le soigner. D'où l'intérêt pour tout sujet-parlant de soigner son discours et de savoir-faire un bon usage du discours et du médium qui le porte et le transporte. Cette disposition fait appel à la jonglerie langagière un moyen de transmission des alliances inter-ethniques dont l'une des manifestations quotidiennes est la parenté à plaisanterie, jeu (communication sociale) qui offre à l'Emetteur et au récepteur d'être, tour à tour ou concomitamment, Esclave et /ou Maître. Les parentés à plaisanterie permettent de faire comprendre que l'Etre africain est par essence un Etre qui échappe à toute velléité d'enfermement pour se vouloir et être un Etre Social.

D'où la problématique de la dynamique de résolution durable des conflits les plus sanglants par la parole (exorcisme, libération de soi) ; d'où aussi l'approche par substitution (méthodologie) qui consiste à remplacer les conflits armés par des conflits verbaux dé-dramatisés (jusqu'à devenir des jeux entre peuples et entre personnes). Cette approche a alors pour objet de faire disparaître la charge de violence.

Cette vision des choses nous amène à interroger cette pratique à plusieurs entrées : les plaisanteries au sein de la famille, les alliances inter-ethniques, les alliances patronymiques.

Chez les peuples Baoulé «Toukpè» ou «Kpoa» (Bété, origine Baoulé) devenu un concept national selon B. Zadi, est une institution. Pour le Professeur G.N. Bouah, «Toukpè» ti adagama niké, c'est à-dire une institution des temps anciens qui permettait de régler les conflits sociaux de façon perpétuelle. (cf. XVIII^e siècle, l'histoire de la reine Abla Pokou). «Toukpè», est synonyme de mode de recherche de la paix. «Toukpè» est une convention sociale, un principe de vie communautaire : c'est une pratique religieuse animiste dont les véritables garants sont les ancêtres. Dans les civilisations anciennes, l'action de «Toukpè» s'exerce en trois temps :

- arrêter les conflits à l'endroit où ils se manifestent ;
- régler les conflits en respectant les règles du jeu ;
- gérer la paix.

C'est un pacte de bon comportement, de non agression et de paix perpétuelle. «Toukpè» est composé de deux éléments linguistiques de langue Baoulé (Tou) «arracher» ou «sauter» et (Kpè) qui signifie «traverser», ou «couper».

Principe social : c'est avec de bonnes paroles que le mille pattes traverse un champ envahi par les fourmis magnan. La bonne parole, c'est la parole de raison. Ainsi est-ce avec le Toukpè qu'au temps d'Abraha Pokou le peuple baoulé a su vivre en parfaite intelligence et sans conflits avec les Gagou, les Wan, les Abidji, les Krobou, les Dida, les Agni, les Abron, les Tagwana, les Gouro, les Aladjan, les Avikam, les Adiokrou, les Ebrié, les Mandé, les Akyé. Et pourtant en cette période, les activités commerciales étaient intenses : l'or, le pagnon, l'artisanat, le sel, les épices, les tissus, les médicaments...

André Nyamba (Sociologue) de l'Université de Ouagadougou, dans une communication sur *la problématique des alliances et des parentés à plaisanterie au Burkina Faso : historique, pratique et avenir* (mai 1999), écrit :

« L'on peut définir les alliances et les parentés à plaisanterie comme des formes de communication sociale, entre des parents qui tiennent des positions spécifiques différentes au sein de famille, ou entre des groupes ethniques différents aujourd'hui, mais qui ont vécu dans un passé lointain un fait d'histoire commun. »

Puis il ajoute :

« Le caractère essentiellement oral et gestuel du jeu des alliances à plaisanterie lui donne toute sa dimension de communication sociale directe. La parole n'y joue pas seulement le rôle d'information immédiate. Elle y est aussi révélation : révélation d'une certaine altitude et d'une certaine disposition à l'égard d'autrui, révélation et répétition d'un moment vécu ensemble, d'une histoire commune ou si l'on préfère, "vécu commun" d'une même histoire » (p.77)

Ces dispositions générales sont valables aussi bien pour la Côte d'Ivoire que pour le Burkina Faso. A ce propos, monsieur Yacouba Kouadio dans sa communication au Colloque international sur « Royautés, chefferies traditionnelles et nouvelle(s) gouvernance(s) (Tiassalé, 6-13 juillet 2003) écrit :

« Ces alliances reposent sur l'histoire commune des peuples, sur des faits historiques, des légendes, mythes toujours rapportés à l'avantage du peuple auquel appartient le conteur »

Puis il énonce les principes et les objectifs des alliances en huit points :

1. le respect de la dignité de l'être humain du point de vue moral, physique et social ;
2. l'atténuation des différences sociales entre maître et esclave, entre grands-parents et petit-fils ;
3. l'égalité entre les groupes sociaux et les groupes ethniques ;
4. l'obligation de respect mutuel ;
5. le devoir de fraternisation et d'assistance mutuelle ;
6. le devoir d'humanisation des rapports sociaux ;
7. l'observation de la paix perpétuelle entre les peuples concernés ;
8. l'obligation de désamorcer ou de dédramatiser tout conflit naissant ou en cours entre les peuples.

Dédramatiser : cela veut dire qu'il y a eu un drame, donc un choc. Cela signifie qu'il y a en un événement tragique. Ce sens du mot "drame" ne fait nullement perdre de vue le sens littéraire du même terme qui renvoie à un genre où le pathétique, ce qui émeut profondément, et le sublime, l'admirable par sa très grande beauté, côtoient le familier et le grotesque : ce qui est bizarre ou extravagant. La communication sociale par la plaisanterie vise à la réhabilitation des bonnes mœurs lorsque celles-ci ont été altérées par un fait violent voire difficile à supporter et à oublier. Autant l'acte de pardonner relève d'une décision qui peut être prise par l'offensé autant l'acte d'oublier, toujours plus difficile à poser relève d'une pratique sociale constante et continue. Dès lors par le jeu, l'on grossit les faits (hyperboles) en exagérant et en dénaturant volontairement le fait initial pour le vêtir de comique voire de ridicule. Le fait tragique initial se banalise au moyen de scènes particulières et ponctuelles, elles-mêmes toujours marquées par l'intelligence du contexte. Il s'agit alors de la théâtralisation des faits sociaux avec un accent particulier sur le comique. C'est le cas des pratiques entre les familles conformément aux réseaux de plaisanterie existant entre les Coulibaly, les Traoré, les Bamba, les Diaby, les Ouattara et les Touré ; entre les Coulibaly, les Bamba et les Kéita ; entre les Doumbia, les Sidibé, les Konaté, les Sangaré, les Diakité ; entre les Traoré, les Koné, les Diarra et les Coulibaly ; entre les Konaté les Coulibaly, les Doumbia, les Cissoko.

L'usage a fait appeler cette pratique « Djon ». Terme inexact dans la mesure où « Djon » signifie « esclave ». Ainsi pourrait-on dire d'un Coulibaly qu'il est le « Djon » d'un Touré et vice versa. Le terme exact pour désigner cette pratique en malinké n'est donc pas « Djon » mais plutôt « *Sanahoun-ya* », vrai synonyme du « *Toukpè* » en Akan, terme composé de deux verbes : le verbe « *TOU* » qui signifie « enlève », « saute » ou « vole » (s'envoler) ou « ôte » et le verbe « *KPE* » qui veut dire « coupe », « tranche » ou « traverse ». « Toukpè » revient alors à obtenir les sens suivants :

- premier sens : couper et sauter ;
- deuxième sens « rompre avec » et « se mettre au-dessus »
- troisième sens : « transcender »

Le noyau sémique de ces trois significations renvoie à une idée de «rupture» qui porte en soi l'idée d'oubli. Et là aussi apparaît l'expression d'une recommandation et d'un ordre avec l'emploi de l'impératif présent. L'expression "TOUKPE" devient alors une prescription sociale qui s'enrichit, dans certains cas, de la particule de phrase qui, traduite littéralement, donne «nous "mangeons" (idée de communion) le «Toukpè» avec tel peuple». Autrement dit, nous sommes en "alliance avec". Ce disant, l'on rappelle qu'on a avec ce peuple, une forme de parenté qui contraint à certaines exigences dont le non-respect peut provoquer des malheurs pouvant même conduire à la souillure de la terre et au non-respect des mânes des ancêtres qu'il faut se garder d'offenser si l'on ne veut se soumettre à des sacrifices même humains. La carte des alliances inter-ethniques conçue à la demande de l'Université des Temps Libres d'Abidjan, offre d'observer au moins deux niveaux (degrés) d'alliances : les alliances entre les peuples d'un même grand groupe (Mande – Krou, Gur –Akan). Chez les Mandé l'on a par exemple une alliance entre les Sénoufo et les Tagwana. Avec ce peuple apparaît un troisième niveau : le niveau international. Les Sénoufo, au Burkina Faso, sont les alliés des Dagara, des Lobi et des Djan. Or les Lobi de Côte d'Ivoire sont les alliés des Djimini, eux-mêmes alliés des Sénoufo qui sont les alliés de Yacouba, alliés des Gouro et des Godé. Le peuple Godé en Côte d'Ivoire est, par relation directe et indirecte (transitivité) un peuple ayant des alliances avec tous les autres peuples. La clé du jeu des alliances des peuples de Côte d'Ivoire est donc le peuple Godé situé au centre du pays. En partant de ce principe, l'on peut, sur le plan politique effectuer la démarche inverse à partir de quelques hypothèses des causes de la guerre :

- *hypothèse 1* : les frustrations occasionnées par les dirigeants du pays;
- *hypothèse 2* : les frustrations liées aux questions sociales et ethniques (privileges accordés à certaines ethnies);
- *hypothèse 3* : le choix des pôles de développement;
- hypothèse 4 : la mauvaise appréciation des faits et pratiques culturels des différents peuples;
- *hypothèse 5* : la question religieuse : les privilèges accordés aux religions d'appartenance des gouvernants, la gestion de certaines confessions par des Imams et prêtres de nationalité étrangère.

Sur l'hypothèse 1, la solution peut être de dédramatiser les divergences d'opinion politique en créant un réseau de parentés à plaisanterie entre les partis politiques. Quant à l'hypothèse 2, il peut être suggéré qu'entre les peuples dits du Nord que la pratique sociale appelle Dioula et les Akan, mais aussi entre les Wê, les Bété et les Baoulé se tisse un autre réseau d'alliances et de parentés à plaisanterie. Ce réseau pourrait être exploité dans l'hypothèse 3. De l'hypothèse 5, il peut être retenu que le processus d'une nécessaire affirmation de soi (quête identitaire) par la promotion des valeurs culturelles du pays d'accueil en dehors de toute orientation politicienne des homélies fasse l'objet d'une attention particulière de la part des fidèles.

Par exemple, entre les burkinabé et les ivoiriens pourrait être tissée une d'alliances. Cette toile irait jusqu'à établir des liens réels entre les *Akan* et les *Mossé* par le fait de leur origine commune Gambaga (nord du Ghana), par le fait de leur histoire similaire (la princesse du Yennega et la Reine Abraha Pokou) et par le fait de leurs pratiques culturelles similaires : le discours du *Bendré Gom'dé* (chez les Mossé), le langage de l'*Apèdré* (chez les Baoulé) et le langage des tambours-parleurs, mais aussi et surtout par le fait de leur organisation sociale avec la similitude de la désignation du Chef par « *Nanan* » et « *Naaba* » dont le pluriel est « *Nanamse* ». Peut-être est-il bon, à ce stade de notre réflexion, de rappeler quelques éléments de la carte des alliances et parentés à plaisanterie que propose monsieur Yacouba Kouadio :

N°	Ethnies concernées	Ethnies alliées
1	Sénoufo	Yacouba, Koyaka, Lobi, Gouro, Mahouka, Koulango
2	Koyaka	Sénoufo, Djimini, Koulango, Tagwana
3	Lobi	Sénoufo (Grand groupe)
4	Yacouba	Sénoufo, Gouro, Djamala, Tagwana, Mahou
5	Attié	Dida, M'Batto, Kroumen, Bakwé
6	Dida	Attié, Abbey, Abidji, Kroumen, Godié, Allandian
7	Abbey	Dida
8	Ano	Sénoufo, Koyaka, Djimini, Baoulé, Godé, Agni, Barbo, Bini, Bona
9	Baoulé	Ano, Agni
10	Godé	Djamala, Dida, Baoulé, Anofoué, Koyaka, Mona, Wan, Tagwana
11	Gouro	Peulh, Yacouba, Sénoufo, Tagwana, Djamala, Djimini

Rappelons également le tableau des alliances et des parentés à plaisanterie du Burkina Faso que nous offre André Nyamba de l'Université de Ouagadougou :

N°	Ethnies concernées	Ethnies alliées
1	Bissa	Gourounsi, Yarcé, Samo
2	Birifor	Lobi, Goin, Dafing
3	Bwaba	Peulh, Semba, Dafing
4	Bobo-Dioula	Peulh, Semba, Dafing
5	Bobo-Fing	Peulh, Dafing
6	Bozo	Dogon
7	Dafing ou marka	Peulh, Bobo-Dioula, Bwaba
8	Dagara	Siamu, Sénoufo, Goin
9	Djan	Goin
10	Dogon	Bozo
11	Fulsé	Gourounsi, Gourmantché, Bissa
12	Gourounsi	Bissa, Yarcé, Djerma
13	Gourmantché	Yarcé
14	Goin	Lobi, Djan, Dagara
15	Jula	Lobi
16	Lobi	Jula, Goin, Birifor

17	Mossi	Saino
18	Peulh	Bobo, Yarcé, Bambara, Marancé, Dioussambé
19	Pougouli	Dagara, Peulh, Goin, Bwaba, Turka, Sénoufo
20	Samo	Dagara, Bissa
21	Sénoufo	Mossi, bissa
22	Sembla	Dagara, Lobi, Djan
23	Siamu	Toussian, Bobo-Dioula, Bwaba
24	Toussian	Djan, Lobi, Dagara, Pougouli
25	Turka	Semba, Lobi, Dagara
26	Vigué	Dagara, Lobi
27	Winy	Peulh, Bissa, Goin, Lagana, Djerma
28	Yana	Zaoussé (Diabo)

Ces différentes stratégies et pratiques du discours (*discursivisation*), dans les alliances et parentés à plaisanterie, montrent le poids et les effets du discours dans tout projet ou action de communication. Aussi est-il utile d'énoncer des postulats comme des indispensables vecteurs d'énonciation.

Postulat n°1: Toute parole proférée prélude ou conduit à une action ou une réaction dont les effets immédiats ou lointains - souventes fois irréversibles- peuvent être porteurs de fatalité ou de félicité.

Postulat n°2 : Parce que la puissance de la parole peut conduire à la violence, pour éviter que celle-ci, en les esprits s'installe, il faut se prédisposer à **habiller son discours** de bonne foi et de vertu.

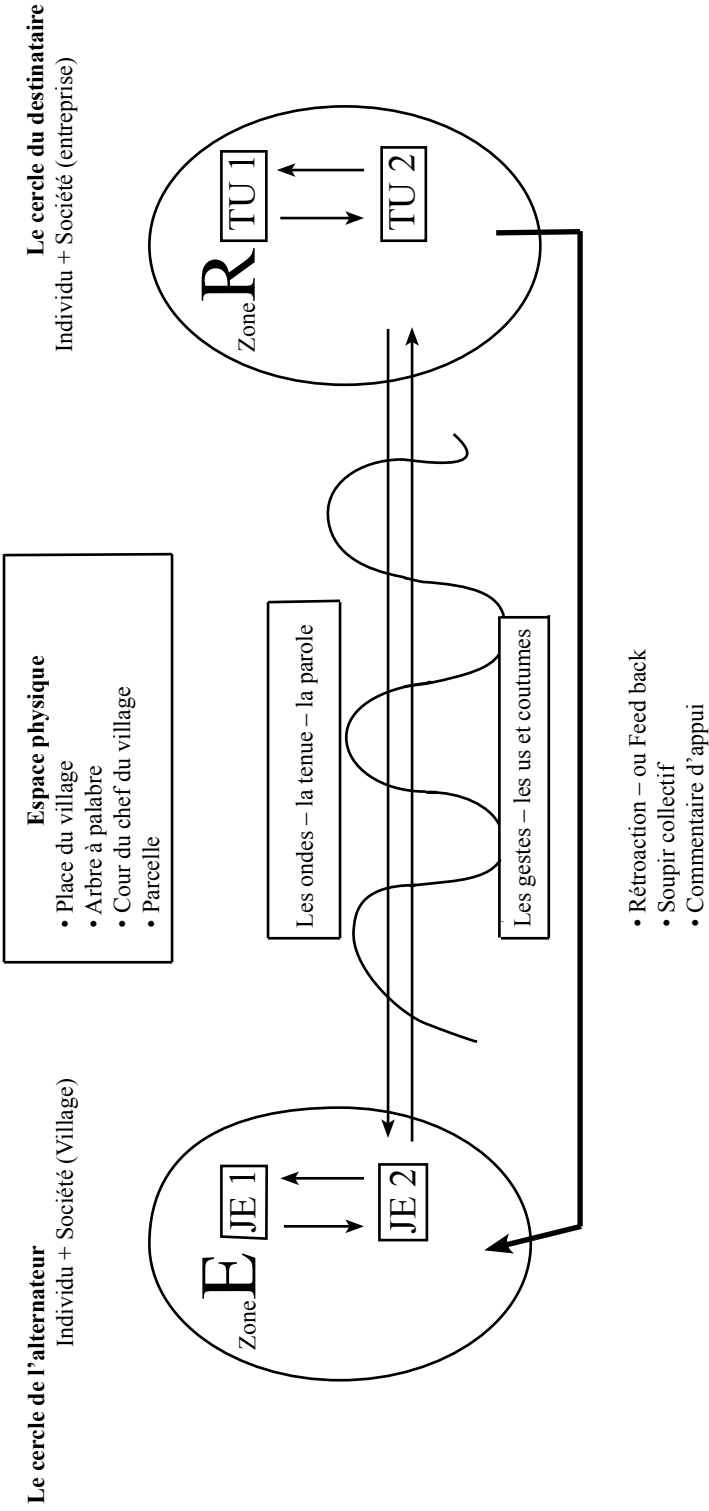
Postulat n°3 : Quand la parole vive se fait brûlante, il faut nécessairement recourir à l'élégance et à un silence actif et responsable, (un soupir ou un silence qui parle), pour la faire mélodieuse et belle.

Postulat n°4 : Quand dans son univers la parole est brisée et violée, c'est par la parole et dans le même univers qu'il faut soigner la parole, pour les cœurs meurtris, apaiser.

Postulat n°5 : Tout comme la personne humaine, la parole nue, dans un espace désert sur une longue durée, devient laide : d'où l'impérieuse nécessité pour la personne humaine d'œuvrer sans cesse à l'habiller pour son propre mieux-être, pour le plaisir de l'Autre et pour le bien-être de tous.

Au cœur de la gestion de la Cité en Afrique noire, est la Parole, une parole plurielle qui sait se vêtir de mille couleurs. Celle-ci mue selon les circonstances et tous les citoyens ne peuvent en être les orfèvres même si, pour l'usage commun, tout le monde peut la pratiquer. Cette disposition amène à affirmer que dans la Cour du Chef ou du Roi, la parole, parce qu'elle peut conduire immédiatement au pays des ancêtres, pays d'où l'on ne revient jamais, est une fête qui invite à la jonglerie (jonglerie langagière) et à l'élégance (élégance langagière). En Afrique ancienne l'on ne pouvait s'imaginer être sans une bonne maîtrise de la parole et des enjeux de la parole et c'est ici que prend naissance la théorie de l'élégance langagière prélude à la quête de la vérité collective par le fait d'un bon usage de la parole civilisée. D'où le schéma de communication suivant :

Schéma 1
Schéma «A.U.» de Communication en Afrique ancienne



- Rétroaction – ou Feed back
- Soupir collectif
- Commentaire d'appui

Commentaire :

1. JE 1, par le fait du respect de la théorie de la loi du silence, s'oblige à se taire officiellement parce que par habitude et par le jeu de la communication JE 2 sait donner l'essentiel à TU 2 qui distille la parole, la soigne et l'embellit de façon à prévenir tout conflit entre les personnes humaines et les peuples : JE 1 et TU 1 restent attentifs à la jonglerie langagière entre JE 2 et TU 2.

2. En Afrique ancienne et singulièrement chez les Gur, les Kwa, les Kru et les Mande la parole proférée est toujours amortie, filtrée, tamisée avant d'atteindre la cible ou l'interlocuteur.

II/ De l'usage de la parole à la théorie de l'élégance langagière

Rappelons ici le postulat suivant : « Toute parole proférée prélude ou conduit à une action ou une réaction dont les effets immédiats ou lointains - souventes fois irréversibles - peuvent être porteurs de fatalité ou de félicité ».

Nos souvenirs en sciences du langage nous imposent de garder en mémoire la rhétorique aristotélicienne dont les composantes sont : l'invention, la disposition, l'élocution, la mémorisation et l'action. Ce disant, Aristote établit les bases des conditions et des exigences de la construction du discours. Cette postulation exige donc et inévitablement du "Sujet-parlant" une nécessaire programmation neurolinguistique qui exige du locuteur que point aucun discours ne peut être proféré qui n'ait été revu, corrigé et pré-structuré dans le secret des fibres neuronales. Les neurones apparaissent donc comme le siège du discours à proférer et c'est sans doute la lecture de cette pratique qui fonde **la rhétorique d'Aristote qui consiste dans l'art de bien dire et de dire bien**. Qu'est-ce donc bien dire chez Aristote si ce n'est bien penser ce qu'il faut dire avant de produire des sons qui amplifient un bien-penser-intuition ou un bien-penser-conception ou encore chez les poètes (les créateurs), un "bien-penser- inspiration" qui, sans doute, auront favorisé la naissance de la célèbre phrase de Boileau selon laquelle : « Tout ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément ». Ainsi au cœur de la palabre africaine réside la concertation c'est-à-dire la quête permanente du consensus qui passe par des myriades de concertations pour parvenir à l'étape finale qui est ce que nos travaux peuvent à ce jour permettre d'appeler **vérité collective**. La palabre africaine est donc la célébration de la jonglerie langagière. Celle - ci se pratique en plusieurs séances par les maîtres de la Parole dans l'unique dessein de quérir une vérité qui soit collective c'est-à-dire une vérité dont la recherche aura mis en scène le plus grand nombre possible d'acteurs sociaux, soucieux d'un bien - être collectif parce que l'Etre négro-africain est fondamentalement un Etre social.

L'invention chez Aristote apparaît comme l'étape sans laquelle aucun acte langagier ne peut être posé devant les anciens. L'âge ici est sacré parce que même entre les enfants nés le même jour et même entre des jumeaux l'on sait reconnaître les plus âgés et les plus jeunes de façon à obliger moralement chacun à occuper sa place et à jouer le rôle qui est le sien dans la cité. Et quant à la disposition c'est-à-dire le plan ou la structure interne du discours, il correspond à l'organisation de la parole qui toujours doit s'obliger à partir d'un point central que le Professeur Georges Niangoran Bouah appelle **le nœud de la parole** et que les rhétoriciens appellent « problématique ». Et c'est ici aussi que la prise de parole en public pré-suppose que l'on sache énoncer le nœud de son discours qui se décline en plan (la disposition), se tisse (élocution) à l'aide d'allégories, de rythmes, de sonorités, d'assonances, de métaphores, de symboles et d'images du milieu que portent le mot qui, en la circonstance, se vêt de plusieurs couleurs pour justifier l'affirmation de Jean Paul Sartre selon laquelle, ainsi qu'il l'écrit dans **Qu'est-ce que la littérature** : « Le mot poétique est un micrososome ». Le nœud du discours se décline aussi en mémorisation ; le maître de la parole est la mémoire collective, la mémoire du peuple qui, sans cesse, l'enrichit. Le griot ou le tambour conserve alors les pensées collectives. Comme le griot, le tambourinaire a aussi pour mission de conserver et de réciter les textes anciens, les

textes sacrés (la mémorisation) pour les dire et bien les dire de façon à atteindre non plus uniquement le corps de l'Autre, mais son inconscient. Rude épreuve qui exige donc que l'on sache dire en limitant les gestes et en étant soigné et précieux ; c'est-à-dire civilisé et élégant par le fait de la parfaite maîtrise de la langue de communication ; de ses vices mais aussi et surtout de ses vertus. C'est pourquoi la théorie de l'élégance langagière qui exige que l'on sache faire un bon usage du silence (le soupir comme signe de ponctuation) dispose que bien-être c'est aussi savoir dire, et dire c'est ouvrir les pages du livre que l'on est soi-même : dire n'est alors que laisser apparaître ce que l'on est en réalité même lorsque l'on tente de paraître ce qu'on n'est pas : d'où la nécessaire quête du non-dit qui passe par une parfaite maîtrise de la langue et de ses subtilités.

III/ De l'élégance langagière à la quête de la vérité collective

Les sociétés humaines depuis le XVIII^e siècle et singulièrement à partir des réflexions de Montesquieu et de ses contemporains sur les modes de la gestion de la Cité présentent la démocratie comme étant le mode de gestion le plus fiable de la société. Au fil du temps il apparaît que dans son application, ce mode de gestion se disqualifie puis se dégrade de façon à favoriser des bastions d'exclus. Dans sa pratique le négro-africain, Etre social par essence, s'oblige à reconnaître et à admettre qu'Etre, c'est toujours être en société et œuvrer sans cesse pour le salut de la société ; on travaille pour la société, on se marie pour obéir aux exigences du contrat social et on se marie pour entretenir et perpétuer les us et coutumes de la société. Apprendre à gérer cette cité et s'en donner les moyens passe même parfois aussi, hélas ! par la pratique de la polygamie en tant que pré-apprentissage à la gestion d'une cité plus grande dans un « univers- *village* » réel ou virtuel, le village étant le symbole de l'unité organique sociale et par conséquent un microcosme.

Ainsi à l'Homme qui aura su mettre en place les moyens convenables pour la réalisation de son propre bien-être, l'homme qui aura su conduire femmes et enfants vers la paix dans son foyer, à cet homme qui aura donc su faire ses preuves dans un micro-système seront confiées des tâches de gestion dans le macro-système qu'est la tribu, le clan ou le canton. Etre chef, c'est donc s'offrir par ses efforts et son travail un bien-être de référence. Etre chef aussi, c'est savoir concilier et le cas échéant, réconcilier grâce à une parfaite maîtrise des techniques de la palabre africaine dont l'une des variantes actuelles est le brainstorming (ou le remue ménage). Etre chef c'est savoir se taire en public car lourdes sont les conséquences du discours du chef. Le silence est donc une vertu essentielle pour le chef dont le comportement et la parole sont soignés pour servir de modèles. Le Chef est un modèle : pour son peuple, il n'est pas qu'une référence. Il est la Référence tant physiquement que moralement. Etre Chef c'est donc s'obliger à dépasser, à se surpasser. La gouvernance dans les civilisations africaines anciennes puise donc sa substance dans les principes que nos travaux nous invitent à énoncer en douze points .

Principe n°1 : Du principe de la définition de l'Etre humain en tant qu'Etre social : ce principe justifie l'usage des alliances inter-ethniques et des parentés à plaisanterie comme pratiques d'exorcisme de la Cité et de "dé-dramatisation" des heurts et des conflits sociaux en cours ou en gestation.

Principe n°2 : Du principe de la spiritualisation des attitudes et comportements. L'être ici évolue au quotidien sous le contrôle des devins, des anciens de des dieux qui agissent comme des gendarmes et qui œuvrent à extirper de la Cité, les mauvaises graines qu'elles interpellent pour qu'elles viennent à eux pour répondre de leurs actes dans le royaume des ancêtres. Tel est le sens véritable du poème de Birago Diop lorsqu'il écrit : « Les morts ne sont pas morts ».

Principe n°3 : Du principe du travail vivifiant. Ce principe commande à chaque être de produire pour lui-même et pour toute la communauté de façon à y maintenir un équilibre parfait. Ce principe prolonge l'action de l'individu pour la loger dans un

projet communautaire à la manière du *coumbite* qu'évoque Jacques Roumain dans *Gouverneurs de la Rosée*.

Principe n°4 : Du principe de l'éloquence. En cette cité la parole peut se définir comme *l'autoroute de la mort et de la vie*. Être alors signifie savoir-dire pour être et être bien avec les autres. "Être avec" apparaît alors comme une étape supérieure dans le commerce entre les habitants d'un même espace physique ou métaphysique (mystique) en ceci qu'Être ensemble peut être compris et admis comme n'étant qu'un simple constat non soumis à aucune exigence de sélection et de préférence. "Être avec" relèverait alors d'un acte dynamique et pensé. Ce principe exigerait de chaque être et de chaque parti politique une bien meilleure tenue langagière. Dire d'un parti qu'il détient à lui seul la Clé du vrai changement par exemple, n'est – ce pas susciter une réflexion qui conduire à l'auto - proclamation que combattent tous les démocrates ?

Principe n°5 : Du principe de la divinisation du Pouvoir. « Dieu » sur terre parce que porte-parole privilégié de Dieu, des dieux et des ancêtres, le Roi détient tous les pouvoirs. Son pouvoir est sacré autant que l'est sa parole et il en connaît le poids et l'effet. Sa puissance varie selon les circonstances. Aussi est-ce pour en réduire l'usage que le porte parole, le porte - canne, étudie sa psychologie et ses systèmes de façon à épouser totalement ses dires, ses réflexions et réactions.

Principe n°6 : Du Principe de la paix perpétuelle. Un des symboles de gouvernance dans les sociétés Ashanti s'énonce en ces termes « *Obi nka bi* » c'est-à-dire « que personne ne morde personne ». La cohabitation étant une nécessité absolue, par le fait de la condamnation des peuples à vivre dans un espace géographique réduit, le symbole postule que chaque Être doit se préparer à tout affrontement car nul ne détient exclusivement le monopole de la violence. Cette recommandation est une invite à la défense et au maintien de la paix sociale par le fait de méconnaissance du génie et de la puissance militaire de l'Autre.

Principe n°7 : Du principe de la théorie de la loi du Silence (la puissance du non-dit). Les travaux du Professeur Georges Niangoran-Bouah précisent que le tambour du pays ne peut en aucun cas s'autoriser à livrer les secrets de la Cité. Ainsi que le prescrit le langage tambouriné, il n'y a qu'un tambour – ennemi qui puisse s'offrir le plaisir de proclamer les méfaits du Roi. La théorie de la loi du silence oblige donc à la réserve, à la maîtrise de soi et au respect des secrets d'Etat. La danse - parlante en est une forme d'expression éloquente : il s'agit d'une poétique de la danse. C'est une danse à travers laquelle le discours est suggéré par la mimique et la gestuelle.

Principe n°8 : Du principe de la soumission de la filiation. Qu'il s'agisse des peuples à système matrilineaire ou à système patrilineaire, les futurs chefs doivent, pour être respectés, être choisis conformément aux exigences de Cité dans l'unique dessein - en ce cas – de maintenir le Statu quo ante. Toute violation ainsi que c'est le cas à l'ère coloniale ou à l'avènement des Partis uniques, entraîne des bouleversements sociaux voire des cataclysmes et des séismes aux noms multiples dont les coups d'Etat et la rébellion.

Principe n°9 : Du principe de l'alternance. Dans nombre de villages à système traditionnel de chefferie ou de royauté, la société est structurée de façon à n'autoriser aucun exercice de dictature si ce n'est par le fait de la personnalité de la personne qui exerce le pouvoir politique. En certains cas, il est toujours deux, trois ou quatre familles qui se relaient au niveau de la plus haute hiérarchie, pendant que toutes les autres constituent – à l'image d'un conseil municipal – la cour. Les grands conseillers ou les ministres du Chef entourent le Chef, et attendent leur tour. Là où le pouvoir central relève de l'unique compétence du Chef ou du roi, le Chef ou le roi règne et les autres familles ou villages gouvernent. La gouvernance ici offre une place de choix à la concertation et à la recherche du consensus comme un passage obligé pour accéder à la vérité collective dont la quête s'effectue par un long processus d'échanges et de

négociation. La parole ici se construit en spirale et elle est tamisée, délayée par un médium humain que Bernard Zaourou appelle *agent rythmique*. C'est lui qui répond, sélectionne et reformule le discours au goût du destinataire toujours soucieux de la manière dont le discours l'atteint, de la qualité et de la décence des mots choisis.

Principe n°10 : Du principe de la sécurité sociale. La paix sociale passe d'abord par la paix en Soi et la paix en Soi se fixe aussi par son appartenance à une communauté. L'être œuvre donc à l'affirmation de celle-ci qui lui garantit aide, assistance et protection. Ainsi, il est admis que le détenteur des biens communautaires gère les biens légués par les ancêtres et assure la croissance de ceux-ci. L'entretien de la plantation communautaire est assuré par tous sous la haute direction du Chef de famille ou de village. Le repas de soir est pris ensemble selon une répartition savante ; le cercle des hommes, le cercle des femmes et le cercle des enfants auquel les hommes cèdent une partie des plats mais aussi les repas qui auront été disqualifiés. Cette communion donne lieu à la pratique de plusieurs arts :

- Les arts culinaires : le repas collectif (fait de manger ensemble dans une même assiette ou cuvette) donne lieu à un concours gastronomique quotidien entre les co-épouses ;

- les arts de la chasse : ces peuples partent du principe qu'à supposer que la honte échappe, chez un individu à l'innéisme, il faut le provoquer en faisant en sorte que chaque homme travaille à offrir aux siens un minimum convenable sur le plan alimentaire.

Principe n°11 : Du principe de la tolérance. Quoique disposant du droit de vie et de mort, le chef ne peut à lui seul prendre des décisions exécutoires. Ses ministres ou conseillers, mais aussi et surtout ses sœurs et ses frères sont de véritables agents régulateurs qui jouissent auprès de lui d'une autorité incontestable.

Principe n°12 : Du principe de la collégialité. Les principales familles nucléaires gèrent ensemble la famille. De chaque famille sont issus des ministres et des conseillers qui entourent, qui aident le roi dans sa tâche. Ce principe offre des ouvertures aux autres peuples, aux autres communautés. Le principe de la collégialité aura donc préparé les gestionnaires de la cité à s'organiser pour conduire une gestion fédérative.

Tous ces principes supposent que l'Afrique et les Africains se prédisposent à appliquer dans toutes les sciences, **la théorie de Sankofa**. Concept Akan, « Sankofa » est un mot composé de trois verbes eux-mêmes conjugués à l'impératif présent. Le premier verbe exige que l'on s'engage avec détermination à retourner loin dans l'Afrique ancienne. Le second verbe incite à aller, à avancer (ou à reculer). Le troisième verbe se traduit par le verbe "prendre". Ces trois verbes donnent alors cette phrase "Retourne, va, prends".

Mais que peut-on prendre si l'on ne sait (connaissance) et si l'on ne sait transmettre (éloquence) ? Ou peut-on découvrir ce canari de la sagesse si ce n'est dans une Afrique qui, aujourd'hui encore, cherche en vain les traces pures des richesses de son passé ?

Que faut-il aller chercher dans cette vaste Afrique des tracas et des tracasseries, l'Afrique des singes et des parcs zoologiques destinés à des Africains en cage ? Que faut-il faire lorsque l'on sait qu'au fil des siècles le mystère dont on a entouré les plantes médicinales, par exemple, a fini par étouffer la dimension scientifique des plantes qui, même par empirisme, ont fait leurs preuves fondant ainsi ce que nous avons osé appeler *vérité collective*. Que faut-il aller quérir dans la parole africaine tant au niveau de la forme qu'à celui du fond ? Sur la forme, il peut être retenu, sans aucun souci de mimétisme que les contes, les nouvelles, la poésie des tambours et la parole africaine apparemment diffuse, obéissent à une structure à forme fixe ainsi qu'il apparaît dans le tableau ci – dessus :

Tableau de présentation des structures du discours		
Structure du discours tambouriné	Structure interne du conte et des nouvelles (chansons/animation)	Structure interne de la dissertation
Introduction (l'accueil) Salut Salut Salut	Salutations d'usage Nouvelles de façade - objet - annonce du plan	Idée générale et problématique (ou objet) annonce des préoccupations
Corps du devoir (les échanges – les textes) Juxtaposition des sentences	Nouvelles clé Images + métaphores + allégories	Analyse logique Définition En effet En effet En outre En outre Donc
Conclusion (l'action) Salut Salut salut	Bilan Appréciation Faux départ animation Départ vrai (effectif) animation	Bilan Réflexions Actualisation et ouverture

Les alliances inter-ethniques et les parentés à plaisanterie ont donc plusieurs fonctions qui peuvent permettre aux groupements politiques et aux différentes ethnies de s'entendre si l'unique condition de cette entente n'est pas à tout prix d'accéder soi-même à la magistrature suprême. Il faut pour ce faire observer les quatre fonctions principales qui sont :

- **la fonction linguistique** en laquelle réside l'art de tout bien dire ou de tout faire dire avec élégance dans l'unique dessein de contribuer à corriger les tares de la cité ;
- **la fonction sociale** dont l'un des fondements est le respect de la tolérance ;
- **la fonction thérapeutique** qui consiste dans l'exorcisme de la société tant par le fait de la maîtrise des enjeux de la palabre africaine que dans la jonglerie langagière qu'offrent les alliances et parentés à plaisanterie ;
- **la fonction didactique** : c'est en enseignant avec conviction l'Afrique aux Africains que l'Afrique identifiera ses propres voies de développement durable par la culture.
- **la fonction ludique** : elle consiste dans un jeu qui permet de dédramatiser les attitudes et compétences qui suscitent des actions de violence et de vengeance.

Il faut, pour ce faire, avoir foi en Soi et opter pour une nouvelle forme de gouvernance qui serait la gestion de la Cité par une approche démocratique et consensuelle. La gestion collégiale à visée consensuelle – elle-même porteuse d'une répartition méthodique des plus hautes fonctions politiques apparaît alors comme la forme la plus achevée de la gestion de la Cité.

La parole africaine, implicite ou explicite, est source de puissance et est essentielle dans la gestion de la Cité qui rappelle que pour gérer la cité des hommes, qui n'a

d'intelligence naturelle doit être en possession de richesses matérielles ; qui n'a de richesses matérielles doit être nanti de l'art de bien dire et du pouvoir divin de la parole qui guérit et qui soigne. C'est à cette école qu'invitent les parentés à plaisanterie dont la pratique doit être enseignée à l'école nouvelle et dans les sociétés dites civilisées : il s'agirait alors de ce qu'il pourrait être convenu d'appeler « la « pédagogie » des alliances inter- ethniques ». Et nous entendons par «pédagogie» tout ce qui relève des aptitudes et des compétences à acquérir pour conduire et réussir une action pédagogique. Elle est donc un projet d'actions didactiques (didaction) et sur cette base elle suppose :

- une parfaite maîtrise du contenu ou de l'objet à enseigner qui est le principe général des alliances et des parentés à plaisanterie ;
- une approche méthodique qui impose un préalable : la connaissance de l'objet à enseigner par l'enseignant. Cette étape exige de l'enseignant qu'il se documente et qu'il soit un enseignant –chercheur -praticien, c'est-à-dire qu'il s'imprègne des différentes méthodes et des stratégies efficaces visant à une parfaite utilisation de tous les aspects de la communication didactique ;
- une bonne utilisation du matériel : le matériel disponible, c'est ce guide qui comporte lui-même une carte : la carte des alliances inter-ethniques et des parentés à plaisanterie; une bonne gestion du temps, et ce, en relation avec le contenu (l'objet à enseigner).

Bibliographie

- Amoia Urbain : *Poétique de la poésie des tambours*, Paris, L'Harmattan, 2002, 349 pages.
- Diop Birago : *Les contes d'Amadou Koumba*, Paris, Présence Africaine, 1961, 187 pages.
- Diop David : *Coups de pilon*, Paris, Présence Africaine, 1973, 61 pages.
- Kane C. A. : *L'aventure ambiguë*, Paris, Editions Julliard, 1961, 209 pages.
- Roumain Jacques : *Gouverneurs de la rosée*, Paris, Les Editeurs Français Réunis, 1946, 219 pages
- Aristote : *Poétique*, Paris, Librairie Générale Française, 1990, 213 pages.
- Aristote : *Rhétorique, livre 1*, Paris, Société d'Édition les Belles lettres, 1967, 143 pages.
- Boileau : *Œuvres 2, Épîtres, art poétique, œuvres diverses*, Paris, Garnier – Flammarion, 1969, 253 pages.
- Nyamba André : *Problématique des alliances et des parentés à plaisanterie au Burkina Faso : historique, pratique et avenir*, in *Les grandes conférences du Ministère de la Culture et de la Communication du Burkina Faso*, Ouagadougou, Imprimerie de l'avenir, 1999, 266 pages.
- Pare Joseph : *Ecriture et discours dans le roman africain francophone post-colonial*, Ouagadougou, Edition Kraal, 1997, 218 pages.
- Sartre J.P. : *Qu'est-ce que la littérature*, Paris, Gallimard, 1948, 307 pages.
- Wunenburger (Jean-Jacques) : *Sigmund Freud*, Paris, Ed. Balland, 1985, 428 pages.
- Zadi Zaourou : *Le mythe, le prêtre et le poète : puissance unifiante du rythme*, in *Colloque sur littérature et esthétique négro-africaines*, Abidjan-Dakar, NEA, 1979, 358 pages.

Notes

¹ Kane (C.H.) : *L'aventure ambiguë*

² Diop (David) : *Coups de pilon*, Présence Africaine

³ Diop (Birago) : *Leurres et Lueurs*, P.A